

L'insaisi

Salah Stétié

Numéro 184, mai-juin 2002

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/17153ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (imprimé)

1923-3213 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Stétié, S. (2002). L'insaisi. *Spirale*, (184), 12-12.

L'INSAISI

DIEU a tout rangé, puis il est parti, ne laissant, jusque dans la cuisine, que quelques traces — insaisies, insaisissables — que bientôt viendra ensevelir, surgie de loin, la poussière cosmique. Personne ne saura plus parmi nous ni s'il habite, ni s'il est abrité d'un toit.

Les traces, oui, les traces. Elles sont belles. Et quand la saison s'y prête, elles fendent la matière du ciel de longs labours, de tourbillonnantes volutes, qui ne produisent pas de blé, mais ce peu d'or seulement dont chacun se souvient, ces grands signes dansants, ces gestes démesurés d'iris et de violettes, ce bouquet destructible, que nos yeux endormis ramassent dans les catégories secrètes. Ainsi dormirons-nous.

Or moi, d'un doigt majeur je décline l'éclat des infertiles. Je dis, et c'est évident pour chacun : « les signes sont nos bergers ». Mais ce sont là mauvais bergers qui jamais ne consentent à nous donner de leur clarté et disant, s'ils s'expriment, l'étincelante contradiction de toutes leurs croix. Et nous, nous demeurons hantés, sous la touffeur de mille nuages, par le vœu du chemin, de la clé qu'on nous retire, le gué qu'on nous retient, et le fiancé toujours promis, jamais venu.

Je parle de la chasteté d'un arbre.

L'idéogramme est-il notre élément? On l'a capté parfois dans des instants de lenteur à même le tracé des nuages, dans la violence immobile de certaines pierres qui demandaient à faire preuve, dans des rides imprimées à des feuillages ou à des fleuves sous la magistrature des vents. Entre le vent et le corps, il y eut alliance et mésalliance. Ce défaut, ce défit, cette retombée de la parole le jour où l'esprit vient à s'aimer lui-même, bandant comme un adolescent dans son miroir, on appelle cela le début de la lettre.

Puis, dans le vitrail des fenêtres, je pense à la double colombe, à ce face-à-face entre la lumière et la nuit comme deux barques qui se chagrinent du bec. Elles disent que le monde est double, que c'est l'en-haut et que c'est l'en-bas, qu'ici n'est pas ailleurs, et que beaucoup d'entre nous, entre les deux consciences, disparaîtront.

L'on voudrait ouvrir la fenêtre, lâcher le paysage, lui permettre d'aller seul se mettre en place,

là justement où il est attendu dans le calme du monde. Peut-être même est-ce là notre seule chance d'en finir une fois pour toutes avec les images, ces graves, ces terribles, dans ce pays de mer où nous voici déseparés comme des enfants adultes chevauchant des chevaux de plomb.

Mais l'instinct vivace nous le dit : la fluidité nous garde.

Les signes sont durs, les traces indéchiffrables et rebelles. Évasifs et coupants comme le fil d'un couteau sont les signes, furtifs oiseaux pris aux réseaux de l'air. Ils écrivent très vite sur les parois du tremblement leurs indications fastes ou néfastes, non pas le vol vivant de l'hirondelle, de l'ardente hirondelle, mais, loin des voluptés brumeuses, l'éclair si net de leur silex. Éclair éblouissant : personne n'a vu. Nous poursuivons notre chemin et la route est brouillée, mais tendre. Il y a la pluie, il y a le vent, il y a la transparence. Il y a nous que voici, dressés comme des anges, pauvres humains au repos sous de puissants arbres bruissants, qui sont archanges. Aux arbres sont nos ailes, suspendues là, ailes invisibles. Notre parure est vulnérable, nos bijoux sont poussière. La poésie, notre compagne, cueille un peu d'herbe d'ici ou là. Nous avons mis ce soir de l'ordre dans les choses. Nous mangerons, loin des mythologies, la grande soupe d'herbes.

Or, voici :

Jamais ne sera fini le chant des hiéroglyphes, jamais le chant des stèles. La réalité n'est pas simple et n'est pas simple sa réfraction dans nos miroirs. Elle est prise à ses propres rets, piégée piégeante. Sans cesse elle se débarrasse d'elle-même comme une femme qui a honte de sa robe et qui l'enlève et, à nouveau, le songe de son corps nu lui déplaît. Elle découvre à nouveau son corps, qui n'est pas songe mais naturée nature, de tissus et de marques. Ainsi se croit-elle, se veut-elle plus déchiffrable. Dieu qui est simple — de quel Dieu s'agit-il? — nous a laissé ce profond jouet dialectique. Nous jouerons donc à la trame et à la lice. Nous laisserons nos soies flotter au vent. Il faut continuer à courir, à lire et à interpréter, nos yeux tendus vers cette chose immense dont on ne sait pas ce qu'elle dit, si elle est page ou terre, train de nuages ou sillon d'écriture.

SALAH STÉTIÉ